

LES ÉTRANGES SŒURS WILCOX



FABRICE COLIN



1. LES VAMPIRES DE LONDRES

GALLIMARD JEUNESSE

LES
ÉTRANGES
SOEURS
WILCOX

FABRICE COLIN

TOME 1

LES

VAMPIRES

DE

LONDRES

GALLIMARD JEUNESSE

*Ce livre est pour Katia, Alice et Jean-Philippe qui m'ont aidé,
chacun à leur façon, à l'écrire. Grand merci à Amélie, Benjamin Hanne-ton,
Cuné, Dan H, G@rp et Laboukineuze qui l'ont relu à mes côtés.
Révérences et gratitude, enfin, à Benjamin Lacombe
- sans qui il n'aurait sans doute jamais existé.*



PROLOGUE

À l'ombre de son pilier, il l'observait intensément, seule et perdue au milieu de la cohue, et son sourire brillait telle une lame. Qui pouvait dire quelles sombres pensées agitaient son esprit ? Soudain, il rajusta son haut-de-forme et, dans un froissement de cape, fendit la foule pour la rejoindre.

Dix heures, indiquait l'immense horloge cuivrée de la gare de Saint-Pancras. Inquiète, la jeune femme balayait le grand hall du regard, se laissant docilement bousculer par les voyageurs pressés. Elle ne le sentit pas approcher.

– Je suis ici.

Il venait de surgir dans son dos. Elle ne put retenir une exclamation de surprise.

– Dieu soit loué : j'ai cru un moment que vous m'aviez abandonnée.

Il lui caressa la joue. « Ne prononce pas le nom de Dieu. » Elle avait revêtu l'une des longues robes de soie noire qu'il lui avait offertes et un manteau de daim cintré, noir lui aussi, serrait sa taille de guêpe.

Souriant, il passa ses doigts bagués d'argent dans le flot ondoyant de sa chevelure.

– Tu es à moi, à moi pour l'éternité.

Pourquoi répétait-il cela ? Elle opina pourtant, serrant son petit sac contre elle. Tout autour d'eux, la foule tumultueuse convergeait vers les quais. Les gens se pressaient et s'invectivaient sans leur prêter la moindre attention.

– L'éternité, fit encore le comte.

Déployant sa cape, il la referma sur elle et la tint longuement serrée. Puis il claqua des doigts.

Abasourdie, la jeune femme fit doucement volte-face. Tous les passagers s'étaient arrêtés de courir, de parler, de bouger. Le monde s'était figé dans un silence total.

– Vous...

– Ne dis rien.

Un frémissement la parcourut. Reculant d'un pas, le comte abaissa ses lunettes aux verres teintés et darda sur elle un regard amusé.

– Ton navire partira pour New York demain soir. Une cabine a été réservée à ton nom sur le pont supérieur.

– Vous me l'avez déjà dit.

Elle le fixait, fascinée par la pâle splendeur de son visage et le doux halo de lumière mordorée qui baignait sa silhouette. Il poursuivit :

– Le duc de Manhattan ne quitte que très rarement sa résidence. Tu te rendras chez lui dès ton arrivée.

Elle acquiesça. La sourde appréhension qu'elle était parvenue à tenir à distance l'opressait de nouveau.

– Tu ne dois pas avoir peur, reprit le comte comme s'il lisait

dans ses pensées. Il ne te connaît pas, il ignore tout des liens qui nous unissent.

– Mais êtes-vous sûr...

– Qu'il détient bien le troisième fragment? On ne peut plus certain, ma chère. Je sais aussi qu'il ignore tout des pouvoirs du Venefactor. À ses yeux, il s'agit d'un artefact parmi d'autres. Avant tout, il te faudra trouver où il le cache. Et je gage, murmura-t-il en prenant son visage entre ses mains gantées, que tu sauras lui arracher ce secret. Qui pourrait résister à l'innocence d'un tel regard?

Elle ferma les yeux, espérant, sans trop y croire, qu'il allait l'embrasser.

– Rebecca?

Il avait sorti un menu flacon de son manteau; il le déposa au creux de sa main.

– Bois une goutte de ceci chaque soir – une seule.

– Qu'est-ce que c'est?

Il referma ses doigts sur la fiole.

– Un élixir qui t'aidera à neutraliser tes auras. Il est essentiel que le duc ne puisse deviner tes intentions, et tu es encore trop jeune pour contrôler ces choses.

Elle fit disparaître l'objet dans son sac.

– Vous m'apprendrez, n'est-ce pas?

– Dès ton retour.

Il claqua de nouveau des doigts, et la foule se remit en mouvement le plus naturellement du monde. La jeune femme cligna des yeux, éberluée. Pour tous ces gens, rien ne s'était passé.

– Méfie-toi du duc et de sa clique, souffla le comte à son oreille.

Tu n'es pas en terrain ami. Dès que le fragment sera en ta possession, câble Zedoch et quitte la ville au plus vite. Nous veillerons à te faire revenir sans délai.

– Je m'en remets à vous.

– Et nous nous en remettons à toi. Il n'est rien de plus précieux que la famille, n'est-ce pas ?

Un sifflement s'éleva : l'heure du départ était proche. Le visage du comte se durcit ; il rechaussa ses lunettes.

– Le moment est venu.

Il s'apprêtait à tourner les talons. La jeune femme lui prit le poignet et le serra, implorante. Le chef de gare appelait les derniers passagers pour Liverpool.

– Je... Je ne crois pas que j'y arriverai sans vous.

– Bien sûr que si. Tu es plus forte que tu ne le crois.

Il s'arracha à sa prise et s'éloigna sans se retourner, les pans de sa cape voletant dans son sillage. Le cœur serré, elle le regarda disparaître. Jamais elle n'avait oublié ce qu'il lui avait dit le premier soir : « Tu es celle que j'ai choisie entre toutes. » Pourquoi avait-elle tant besoin de sa présence ? Elle aurait voulu se jeter dans ses bras, presser ses lèvres contre les siennes, s'abandonner corps et âme. Elle se sentait si désarmée quand il la laissait à elle-même ! Et cependant...

Cependant, elle savait qu'il disait vrai. Il y avait une force en elle.

Elle était de son espèce.

Plus tard, dans le train qui s'enfuyait au cœur de la nuit, et tandis qu'une neige épaisse tombait en virevoltant sur la campagne

anglaise, elle repensa au soir magnifique et terrible où sa vie tout entière avait basculé, le soir où ses yeux à lui s'étaient posés sur elle – le regard de la mort et du temps qui s'arrête.

Elle se revoyait en cet instant, traversant Shaftesbury Avenue en hâte, absorbée par ses pensées. Il y avait eu un hennissement, le fracas de sabots sur le pavé. La seconde d'après, elle s'était retrouvée assise sur le trottoir, haletante. Le fiacre qui fonçait sur elle ne l'avait évitée que de justesse.

Un homme s'était précipité pour la relever. « Je suis impardonnable. » Cette voix, si douce, la grâce de ces gestes... À cette seconde précise, une fêlure s'était ouverte en elle. Avec une sorte de joie effrayée, elle s'était sue damnée.

– Permettez ?

Brinquée par le cahot, elle releva la tête. Le mouchoir humide qu'elle avait serré entre ses mains lorsque l'express Londres-Liverpool avait quitté Saint-Pancras venait de tomber à ses pieds. Un passager le lui rendait.

– Merci.

L'homme, qui ne devait pas avoir plus de quarante ans, affichait déjà un sérieux embonpoint. Il ôta son chapeau melon.

– Edward Gutley, pour vous servir.

– Enchantée.

Il tortilla nerveusement sa moustache.

– Vous voyagez accompagnée ?

Puis, se reprenant :

– Ah, pardonnez-moi, je suis le roi des malotrus. Vous désiriez sans doute être tranquille.

La jeune femme secoua la tête. La porte de leur compartiment était fermée, et le store de toile tiré les plongeait dans une

pénombre chaleureuse, faiblement rehaussée par la lueur d'une fleur de verre.

Ils étaient seuls, et minuit approchait. Avec un sourire mutin, elle tapota la banquette.

– Pourquoi ne vous rapprocheriez-vous pas un peu, monsieur Gutley?

Décontenancé, l'interpellé ouvrit la bouche.

– Je vous demande pardon?

– Vous semblez avoir besoin de compagnie; moi aussi. La nuit va être longue.

L'homme tritura son chapeau, parut hésiter.

– Je ne voudrais pas... Pardon si je vous offense. Une femme splendide comme vous... Je veux dire, vous devez être mariée...

– Je le suis.

Son front se plissa.

– Mais... vous ne portez pas d'alliance.

– Ce genre de talisman vulgaire n'est guère compatible avec l'idée que mon époux et moi nous faisons du mariage, monsieur Gutley. Permettez?

Elle n'attendit pas sa réponse: ôtant ses bottines, elle se leva prestement et, sa robe serrée contre elle, se laissa tomber à ses côtés. Le voyageur, qui la contemplait avec une incrédulité croissante, tressaillit lorsqu'elle posa une main sur sa cuisse. Il s'était toujours considéré comme un individu flegmatique, capable de s'adapter aux situations les plus incongrues. Mais cette fois-ci...

– Votre époux et vous seriez donc ce qu'on appelle...

– Des libertins?

L'autre hocha vivement la tête. La jeune femme promenait deux doigts légers sur son cou, remontait le long de sa veine jugulaire.

– En vérité, mon cher, nous sommes bien plus que cela.

– Oh.

Elle effleura sa joue de ses lèvres.

– Cela vous intéresserait-il, monsieur Gutley, de connaître le nom de celui dont vous convoitez présentement la femme?

– Eh bien...

Le malheureux suait à grosses gouttes. D'un geste expert, la jeune femme desserra sa cravate. Elle susurrant à son oreille :

– Dites-moi que vous voulez le connaître, minauda-t-elle en lui embrassant délicatement le cou, dites-le.

– Je... Je veux le connaître, balbutia Edward Gutley au comble du ravissement.

Brusquement, une douleur fulgurante lui transperça la gorge. L'espace de quelques secondes, impuissant, il essaya de retrouver son souffle. Puis ses membres se raidirent et, très vite, la souffrance disparut sous une vague de plaisir. Un brouillard écarlate dansait devant ses yeux. Il tenta de se débattre ; il en était incapable.

Avec un gémissement, la jeune femme releva la tête et contempla son reflet dans la glace. Sa petite bouche délicate était toute barbouillée de sang.

– Dracula, l'entendit murmurer l'homme.

Et un voile noir s'abattit sur la scène de sa conscience.



PERDUES DANS LA NUIT

À la seconde où Amber ouvrit les yeux, elle ne vit d'abord que les ténèbres. Elle était allongée quelque part et elle ne savait pas où.

Elle voulut se relever, se cogna la tête, étendit les bras. Alors, une terreur sans nom déferla sur elle.

Elle ne se trouvait pas dans un lit.

Elle était prisonnière.

Luttant contre la panique, elle s'efforça de rassembler ses pensées. Non, ce n'était pas un rêve. Mais ses souvenirs étaient horriblement confus. Tout ce qu'elle se rappelait, c'est que son père avait disparu.

Elle serra les mâchoires. Il fallait qu'elle fasse quelque chose. Elle était bel et bien enfermée, dans une boîte rectangulaire qui semblait avoir été construite à sa taille.

Curieusement, elle n'éprouvait aucune difficulté à respirer. Plus curieusement encore, sa vue s'accoutumait rapidement à l'obscurité alors qu'aucune source de lumière ne filtrait. Sa prison était capitonnée de soie rouge. Un cercueil ?

Amber sentit ses muscles se contracter. Elle n'avait aucune idée des circonstances qui l'avaient menée en ce lieu mais, d'une façon ou d'une autre, elle allait en sortir.

La colère montait en elle. Plaquant ses mains sur le couvercle, elle s'arc-bouta et commença à pousser.

Le bois céda presque aussitôt. Il y eut un craquement, puis un torrent de terre humide se déversa sur elle. Affolée, la jeune fille se débattit en crachant et tenta de se retourner. Elle était ensevelie. Ses poings jaillirent, traversant cette fois une planche transversale. Comme un ressort, elle se redressa. Crachant de plus belle, agitant les jambes et les bras, elle acheva de réduire son cercueil en miettes et se fraya un chemin vers ce qu'elle pensait être l'air libre. Un poids énorme s'abattit sur elle. Une nausée la saisit. Frénétiquement, elle creusait toujours, doigts recourbés et paupières serrées. Enfin, une main traversa le gruau noir et trouva la surface. Un bras suivit, puis une épaule, l'autre bras et la tête enfin. Elle était stupéfaite. Où avait-elle trouvé cette force ?

Le souffle court, elle acheva de s'extirper et passa de longues minutes à se débarrasser de la terre qui maculait son visage et ses vêtements.

Puis elle regarda autour d'elle.

Il neigeait. Des arbres tremblaient sur les talus et des croix de pierre ou de bois grossièrement taillées se dressaient parmi les ronces en rangs désordonnés.

Un cimetière.

Elle se releva, brossa sa robe de taffetas et son petit manteau à revers fourré puis, de ses doigts écartés, essaya de se recoiffer — en pure perte. Alors, seulement, elle baissa les yeux vers le chaos

de glaise mouillée qui avait été son tombeau et sur la croix de bois qu'on avait plantée là.

Sarah Fairbanks

1873 – 1888

Sarah ?

Ce n'était pas elle.

Reculant d'un pas, elle leva son regard vers le ciel. Dans le charbon de la nuit, des flocons tourbillonnants dansaient au-dessus de la ville.

Machinalement, elle se frotta les bras. Des images lui traversaient l'esprit. Une poursuite. Des hurlements. Elle secoua la tête.

Il y avait une autre tombe à côté de la sienne, fraîchement creusée. Sa croix se couvrait de neige.

Julia Fairbanks

1875 – 1888

Sans hésiter, elle tomba à genoux et se mit à creuser. La terre était froide et détremnée, mais elle s'en moquait.

Bien vite, elle se débarrassa de son manteau. Un épais monticule terreux s'était formé derrière la tombe. Elle s'arrêta pour réfléchir.

Elle n'était pas essoufflée. Elle ne sentait pas l'hiver. On se trouvait bien en 1888, mais elle était née en 1874, pas en 1873. Sa sœur, elle, avait bien vu le jour en 1875. Seulement, elle ne s'appelait pas du tout Julia. « Quelqu'un s'est trompé », songea la jeune fille, avant de se rendre compte de l'absurdité de cette

idée: quelqu'un s'était trompé au point de les croire *toutes les deux mortes?*

Elle se remit à creuser et un frisson lui parcourut l'échine. Qui lui disait que sa sœur était vivante elle aussi?

Plongeant ses mains dans la terre, elle s'activa avec hargne. Elle était seule, atrocement seule, enveloppée dans le grand silence blanc du cimetière que le hululement lointain d'un hibou rendait plus profond et sinistre encore.

Enfin, ses doigts rencontrèrent quelque chose de dur. Elle déblaya la surface. C'était un cercueil quelconque, comme le sien, en chêne. Elle le contempla un moment. Sa petite sœur se trouvait-elle là-dedans?

Avec une grimace d'anticipation, elle ferma son poing droit et l'abattit au milieu de la planche, la faisant voler en éclats. Gorge serrée, elle détacha un premier morceau de bois. Puis elle arracha les autres et les jeta au loin.

Tétanisée, elle porta une main à sa bouche. Sa sœur se tenait là, les yeux grands ouverts. Le temps d'un battement de cœur, la jeune fille craignit qu'elle ne fût morte.

– Luna? Luna!

Sans un mot, sa sœur se redressa et se frotta le visage, comme au sortir d'un interminable sommeil.

Elle aussi était vêtue d'une robe à rubans et d'un petit manteau. S'extirpant des débris de son cercueil, elle parvint à se mettre debout et risqua dans la neige quelques pas chancelants. Enfin, parvenue au sommet d'une butte, elle se retourna.

– Amber? Qu'est-ce qui nous arrive?

Amber avait remis son manteau. Elle tira sa sœur en avant.

– Viens, dit-elle. Nous devons partir d’ici.

De toute évidence, ni l’une ni l’autre n’avait la moindre idée de l’endroit où elles se trouvaient.

– J’ai faim, murmura Luna.

L’aînée stoppa net et scruta le visage de sa sœur. Elle avait l’air épuisé.

– Tu es très pâle. Tu es sûre que tu peux marcher ?

– Tu es très pâle toi aussi.

Là-bas, de hautes grilles s’élevaient dans la pénombre. Main dans la main, le souffle court, les deux jeunes filles se dirigèrent vers ce qui semblait être la sortie. Bosquets hirsutes, souches fendues, statuettes brisées : à première vue, le cimetière qu’elles traversaient paraissait abandonné. Le long des allées, des stèles centenaires se tapissaient de neige. Elles s’arrêtèrent devant les grilles : elles étaient cadenassées. De chaque côté, un haut mur de pierre se dressait. Amber soupira.

– Nous sommes enfermées.

Luna s’avança mécaniquement et saisit deux barreaux. Sa sœur se tenait derrière elle.

– Tu ne crois tout de même pas que tu vas...

Avec un grincement funeste, les barreaux commencèrent à s’écarter. Horrifiée, Luna battit en retraite, se cognant à sa sœur.

– Qu’est-ce que j’ai fait ?

À son tour, l’aînée s’approcha. Elle referma ses mains sur les barres de fer déjà tordues et prit une brève inspiration.

Puis elle tira.

Une exclamation de surprise s’échappa de ses lèvres : l’un des barreaux lui était resté entre les mains.

Le laissant tomber au sol, elle en attrapa un autre. Luna lui prêta main-forte. Bientôt, l'espace fut suffisamment large pour qu'elles puissent s'y glisser sans peine.

Plusieurs heures durant, les deux sœurs errèrent au hasard des ruelles. Où étaient-elles? Elles n'avaient jamais vu ces maisons.

Promenant sur les alentours des regards effarés, elles se seraient l'une contre l'autre, perdues au milieu des bourrasques de neige. Des silhouettes indistinctes passaient sur d'autres trottoirs. La nuit était le territoire des monstres. Jack l'Éventreur ne hantait-il pas de semblables quartiers? Et cependant, elles allaient leur chemin, puisant chacune son courage dans celui qu'elle croyait déceler chez l'autre, insensibles aux morsures de la bise.

– Veux-tu te reposer?

Luna secoua la tête. Sa sœur lui adressa un faible sourire.

– Tout va s'arranger. Tu verras.

C'était les premières paroles qu'elles prononçaient depuis qu'elles étaient sorties du cimetière. Par une sorte d'accord tacite, comme si ce qui leur était arrivé était trop étrange et trop épouvantable pour qu'on se risque à en parler, elles avaient résolu de garder le silence.

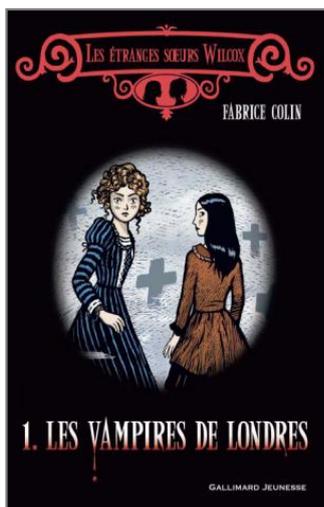
Amber renifla. Au fond, elle ne savait rien. Les routes étaient mal pavées, les maisons penchaient dangereusement et des ombres menaçantes s'allongeaient sous le halo tremblant des becs de gaz. Quelle heure était-il? Londres s'enfonçait dans un silence de plus en plus pesant.

Enfin, une forme familière se découpa au-dessus des toits :

Mise en pages:Karine Benoit

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
ISBN : 978-2-07-062593-2
Numéro d'édition : 167406
Dépôt légal : août 2009

Achevé d'imprimé en France par CPI Firmin-Didot



Les vampires de Londres Fabrice Colin

Cette édition électronique du livre
Les vampires de Londres de *Fabrice Colin*
a été réalisée le 22 février 2011
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070625932).
Code Sodis : N32145 - ISBN : 9782075008273.
Numéro d'édition : 167406.